Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [x] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X 14X 18X 22X 26X 30X

12X 16X 20X 24X 28X 32X

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

LE DERNIER APPEL DE
SIR WILFRID LAURIER



Laissez le GRAND CHEF terminer son Œuvre

LE DERNIER APPEL DE
SIR WILFRID LAURIER



Laissez le GRAND CHEF terminer son Œuvre

NOTRE GRAND CHEF

Aux fêtes du jubilé de la reine Victoria, en 1897, tous les premiers ministres et quelques-uns de leurs collègues des Colonies anglaises se trouvaient réunis à Loudres pour discuter, avec M. Chamberlain, les questions se rattachant aux intérêts généraux de l'empire britannique. Parmi ces hommes distingués, l'un d'eux se faisait remarquer entre tous, tellement il les dominait par sa supériorité intellectuelle et l'éclat de son éloquence. Avons-nous besoin de dire que l'homme qui accaparait ainsi l'attention, c'était notre éminent compatriote, Sir Wilfrid Laurier.

Il fut le héros du jour en Angleterre et dans toutes les réunions où il eut l'honneur de figurer à côté des sommités de l'aristocratie, du commerce et du monde politique. Il n'y eut qu'une voix pour saluer le "Colonial" qui se montrait l'égal, sinon le supérieur, des grands personnages de l'Angleterre. Plusieurs de nos ministres ont fait jadis leur marque à Loudres, comme Sir John A. MacDonald et Sir George Etienne Cartier, mais nul d'entre eux n'est sorti de l'épreuve que constitue pour un Canadien la représentation temporaire du Canada en Angleterre, avec autant de prestige que Sir Wilfrid Laurier.

Il faut que l'humble jeune homme, parti de St-Lin, il y a cinquante ans, soit doué de talent et de qualités bien extraordinaires pour qu'il ait franchi seul, sans l'appui de famille puissante, toutes les étapes qui séparent cette modeste paroisse des splendeurs des palais de Windsor et de Westminster.

Il a produit la même heureuse impression en France dans les cercles politiques où l'on a reconnu en M. Laurier une intelligence supérieure. Dans la visite qu'il fit à l'Exposition de Lille, en 1902, il fut acclamé comme un souverain, tellement la foule vibrant sous sa parole, subissant le charme magnétique de son éloquence, se sentait sous l'influence d'une grande personalité.

En 1907, il a produit en France, une impression encore plus profonde. C'est grâce à son grand prestige personnel que le traité de commerce entre le Canada et la République Française, a été si heureusement conclu. C'est grâce à l'influence prépondérante de notre grand chef que ce traité a été si facilement ratifié par la chambre des députés, au palais Bourbon ; et ce sera encore, grâce à son tact et à son savoir-faire que ce même fait sera ratifié par le sénat français, dans quelques semaines, au palais du Luxembourg. Est-il besoin de rappeler le rôle prépondérant qu'il a joué à la dernière conférence intercoloniale à Londre? Il a été l'âme dirigeante des délibérations que Sir Henry Campbell Bannermann présida en sa qualité de chef du gouvernement de l'Empire.

Il fallait toute l'habileté, tous les talents dont il était doué, pour sortir, avec honneur à son crédit et avantage pour le pays, des nombreuses et difficiles questions qu'il a eues à régler depuis que le peuple du Canada a remis entre ses mains la direction de ses destinées.

A son arrivée au pouvoir, l'affaire des écoles du Manitoba se montrait grosse d'orages menaçants pour la tranquillité du Canada. Sa diplomatie sut calmer les colères qui rangeaient en bataille, catholiques contre protestants, Anglais contre Français.

Le Commerce et tout le pays demandaient une révision du tarif. Avec le sens pratique d'un négociant, il mit sur des bases équitables la politique économique du Canada sans compromettre les intérêts industriels, tout en rendant justice au consommateur.

Puis vint la guerre du Transvaal qui mit sa diplomatie à une terrible épreuve. Rarement premier ministre canadien se vit en face d'une question hérissée de plus de difficultés. D'un côté le gouvernement anglais voulait nous entraîner dans une participation extraordinaire, dangereuse pour notre avenir, à la guerre Sud Africaine, de l'autre, une partie du pays se montrait réfractaire à tout mouvement militaire de notre part, tandis que l'autre, sous l'impulsion d'un enthousiasme momentané, était prête à se jeter à corps perdu dans une folle équipée.

Sir Wilfrid Laurier, sans s'occuper de ces pressions contraires, traça la ligne de conduite à suivre et lorsque la paix revint dans l'empire, tout le monde reconnut la sagresse de notre premier ministre.

Il n'eut pas moins de mérite à mettre l'impérialisme à la raison et dans cette circonstance, il donna la mesure de son énergie. Ce n'est pas une mince entreprise que de résister à l'indomptable insistance de M. Chamberlain qui, au tempérament impérieux de Bismarck, alliait la souplesse et les manières insinuantes de Cavour. La difficulté de sa position s'aggravait de sa qualité de Canadien-français. En effet, on pouvait l'accuser, à Londres et même au Canada, de manquer de zèle pour les intérêts britanniques à raison de ses prétendues antipathies de race. Mais ses arguments, inspirés par la haute raison d'Etat et les intérêts du Canada qu'il ne séparait point de ceux de l'empire, surent anéantir toutes les préventions et ranger même ses adversaires à son avis.

Sir Wilfrid jouit au plus haut degré de l'estime et du respect de toutes les classes au Canada. Les conservateurs même, qui ne sont pas d'accord avec lui en politique, reconnaissent en lui un noble représentant du peuple canadien, qui a su attirer l'attention et jeter du lustre sur le Canada, soit à l'étranger, soit aux fêtes du jubilé ou au couronnement du Roi Edouard, soit chez nous, dans le parlement canadien. Les habitants de langue anglaise du Canada reconnaissent en Sir Wilfrid Laurier un canadien type, sur lequel ils sentent et savent qu'ils peuvent toujours compter pour représenter dignement le Dominion. Ils en sont justement fiers. Les Canadiens-Français, eux, sont doublement fiers de voir en lui un Canadien patriote et un Canadien dans les veines duquel coule un sang français.

Ce que l'on pense de lui

A ce propos, lisons ce que disait "La Presse", de Montréal, un journal qui avait combattu le chef libéral durant la campagne de 1896, mais, dès l'année suivante, s'exprimait comme suit, à l'époque du retour du Premier Ministre au pays, vers le 27 août 1897:

" Il est assez difficile de concevoir que Sir Wilfrid Laurier " puisse jamais surpasser la série de triomphes qui l'ont fait, pour " le moment, l'homme le plus en vue, non plus du Canada, non " plus de l'Amérique, mais de l'Europe entière. Il y a, quelque- " fois, des réalités plus étranges que les romans les plus fantas- " tiques. M. Laurier a eu, complète, brillante, indiscutable, " une de ces étonnantes pages de la vie. Nous ne nions pas qu'il " fut né grand; mais peu d'hommes ont eu sa chance de voir la " grandeur se développer, s'épanouir, dans d'aussi splendides " proportions. Aussi, c'est sans arrière pensée, sans idée de " flagornerie, que "La Presse" lui présente ses hommages sincères " et vrais. Le Canadien qui a pu monter sur un tel piedestal " mérite la reconnaissance de tous les siens. Il sera toujours " assez temps, demain ou après-demain, de recommencer cette " éternelle bataille de la politique discordante qui met aux " prises des esprits également convaincus, sans doute, mais " différemment impressionnés.

" Wilfrid Laurier portait son avenir dans sa figure et pour " tous ceux qui l'ont connu, ses succès n'ont jamais été une " surprise. Il n'y a pas un seul de ses professeurs, un seul de ses " condisciples au collège de l'Assomption, son Alma Mater, qui " ne sût parfaitement d'avance quel rôle l'attendait. Siméon " Morin et Papin tenaient encore, dans ces temps déjà reculés, " l'opinion publique sous l'empire de leur éloquence électrisante. " Les imaginations étaient vivement allumées, les enthousiasmes " déchaînés, tous les ressorts de l'émotion populaire tendus. " Rien d'étonnant que les condisciples de Laurier fussent plus " portés que d'autres à faire, dès lors, un rapprochement pro- " phétique entre ces deux produits prodigieux de leur collège et " celui qui s'annonçait comme leur successeur indéniable.

Wilfrid Laurier à seize ans

" Wilfrid Laurier, à seize ans, exerçait une véritable domination dans les murs de cette institution, qui, pourtant, ne " partageait aucune de ses idées politiques. Feu l'honorable " Louis Archambault était aussi de l'Assomption. Il avait pour " lui l'énorme prestige d'avoir défait Papin dans les élections " politiques; il était l'un des chefs incontestables du parti " conservateur. Rien donc d'étonnant que la grande majorité " des professeurs, comme des élèves, suivit leur populaire député " dans la manifestation de leurs sympathies. Mais, nonobstant " ce violent courant qui s'élève dans une institution classique " comme dans l'arène réelle de la politique militante, Wilfrid " Laurier tenait toujours le haut du pavé dans les discussions qui " s'y élevaient. Sa parole convaincue, claire, éloquente, " imposait le respect et commandait le silence même aux plus " passionnés. Bien plus, malgré des dissentiments si prononcés, " malgré ces heurtements qui affectaient la grande majorité, il " était l'élève le plus populaire, le plus entouré, le plus dirigeant. " Ce n'était pourtant pas par son entrain et des débats à l'emporte-pièce, car il prenait rarement part aux jeux du collège. " Il était alors, comme aujourd'hui, calme, digne, réservé, presque " timide, mais heureux ceux qui faisaient cercle autour de lui " pour savourer le charme de sa parole si musicale, si vibrante, si " empoignante; de sa conversation toujours relevée, instructive, " pénétrante. Il y a, chez lui, un jeu de physionomie qu'on " chercherait vainement à définir. Lorsqu'une riposte s'élabore " dans son cerveau, la figure subit une transformation complète. " Qu'est-ce que c'est, nous ne saurions le dire; peut-être comme " un éclair dans l'œil qui s'allume, comme un rayonnement de la " pensée qui se matérialise et s'incruste dans les traits. Toujours est-il qu'on ne voit plus en lui ni Laurier, ni l'homme " poursuivi par son animalité, mais un ensemble de reflets, " d'étincellements, d'intellectualité qui lui donnent une beauté " ravissante et touchante. Tout s'harmonise en lui, la haute et " droite stature, l'élégance du maintien et des formes, le front " du penseur et la bouche du causeur. Sir Wilfrid Laurier " possède un don livré à bien peu d'orateurs: celui de pouvoir

" fixer dans sa mémoire fidèle un discours écrit. Sans doute " qu'il n'a guère besoin de confier au papier ses discours de tous " les jours; car il a l'improvisation facile, la répartie toujours " prête, et la phrase constamment élégante, littéraire et correcte. " Mas ou comprend l'immense avantage qu'il y a de pouvoir " ajouter à ce précieux talent le fruit de la réflexion, de l'étude, " de la méditation, le travail du ciseleur, de l'artiste, du poète, " du savant; car rien ne peut arriver parfait à l'esprit de l'homme.

" Il y a des discours de Laurier que la littérature européenne " pourrait facilement incorporer dans ses chefs-d'œuvre clas- " siques. Du reste, c'est dans ces chefs-d'œuvre que l'éminent " orateur s'est formé. Ses passe-temps du collège, c'était la " lecture de Bossuet ou des "Orateurs" de Timon. Il savait " Berryer par cœur. O'Connell avait pour lui des charmes " indescriptibles.

" Sir Wilfrid Laurier a toujours su où il allait, et il s'est " préparé de longue main par un entraînement soigné, conscien- " cieux, au grand rôle qu'il joue aujourd'hui. Voilà pourquoi sa " carrière n'aura pas de défaillance. Il a gravi la montagne " tranquillement et sans efforts, par le chemin le plus ouvert et le " plus naturel. Il est arrivé reposé, vaillant, frais dans ses nerfs " et dans son cerveau, sachant où il va, ce qu'il lui reste à faire et " de quelle manière il doit le faire.

L'évolution chez Sir Wilfrid Laurier

" Comme chez tous les hommes d'Etat, l'évolution s'est fait " sentir en lui. Le sentiment de la responsabilité affecte bien " des aspirations. La fougue libérale convient bien à la jeunesse; " mais à l'âge mûr, il y a des appaisements de conservatisme qui " s'imposent. Il n'y a pas eu un homme d'Etat anglais, à partir " de Pitt et de Fox, et en passant par Lord John Russell, Disraëli, " Gladstone, Chamberlain, qui n'ait pas eu à contredire les com- " mencements de sa carrière. Laurier, qui était l'ardent, " l'indomptable ami de Papineau, a pu devenir également " l'admirateur de Cartier. L'homme qui a commencé à con- " naître l'Angleterre par les dénonciations d'O'Connell, de Corbett

" et des anciens auteurs français, peut, néanmoins, par un " raisonnement assez facile, arriver aux conclusions de la " confédération impériale. Le libre-échangiste est forcé d'ad- " mettre que les capitaux du pays sont trop liés à une barrière " fiscale pour que nous cessions de maintenir la protection.

" Il n'y a dans cela ni reculade, ni contradictions. C'est au " contraire, la sagesse de l'âge qui s'impose, la maturité du " jugement qui complète l'homme d'Etat sérieux.

" Ce travail d'évolution est commencé depuis longtemps " dans l'esprit de Sir Wilfrid Laurier. Dès 1877, il annonçait " quelles espérances il plaçait dans la protection du pavillon " anglais. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer une de " ses pages les plus éloquentes, dans un discours sur le libéra- " lisme politique, prononcé en 1877, à Québec. Voici ce qu'il " disait :

" Il y a maintenant quarante ans, le pays se trouvait sous le " coup d'une émotion fiévreuse, en proie à une agitation qui, " quelques mois plus tard, éclatait en insurrection. La Cou- " ronne Britannique ne fut maintenue dans le pays que par la " force de la poudre et du canon. Et, cependant, que deman- " daient nos devanciers? Ils ne demandaient rien autre chose " que les institutions que nous avons maintenant ; ces institutions " nous ont été octroyées; on les a appliquées loyalement; et " voyez la conséquence : le drapeau britannique flotte sur la " vieille citadelle de Québec, il flotte ce soir au-dessus de nos " têtes, et il ne se trouve pas dans le pays un seul soldat anglais " pour le défendre; sa seule sauvegarde, c'est la reconnaissance " que nous lui devons pour la liberté et la sécurité que nous " avons trouvées sous son ombre.

" Quel est le Canadien qui, comparant son pays même les " plus libres, ne se sentirait pas fier des institutions qui le " protègent? Quel est le Canadien qui, parcourant les rues de " cette vieille cité, et apercevant le monument élevé, à deux pas " d'ici, à la mémoire de deux braves morts sur le même champ " de bataille, en se disputant l'empire de l'Amérique, ne se " sentirait fier de son pays?

" Dans quelle autre contrée sous le soleil, trouverez-vous un " monument semblable, élevé à la mémoire du vaincu aussi bien " que du vainqueur? Dans quel autre pays sous le soleil,

" trouverez-vous le nom du vaincu et du vainqueur honoré au " même degré, occupant la même place dans le respect de la " population?

" Messieurs, lorsque dans cette bataille fatidique que " rappelle ce monument de Wolfe et de Montcalm, la mitraille " semait la mort dans les rangs de l'armée française; lorsque les " vieux héros, que la victoire avait si longtemps suivis, virent " enfin la victoire leur échapper; lorsque, couchés sur le sol, " sentant leur vie s'épuiser avec leur sang, il virent comme " conséquence de leur défaite, Québec aux mains de l'ennemi et " le pays à jamais perdu pour la France,—sans doute leur pensée " suprême dût retourner vers leurs enfants, vers ceux qu'ils " laissaient sans protection et sans défense; sans doute ils les " virent persécutés, asservis, humiliés: et alors, il est naturel de le " croire, leur dernier soupir dut s'exhaler dans un cri de désespoir. " Mais si, d'un autre côté, le ciel voulut que le voile de l'avenir se " déchirât devant leurs yeux mourants; si le ciel voulut que leur " regard, avant de s'éteindre pour jamais, pénétrât dans l'inconnu; s'ils purent voir leurs enfants libres et heureux, marchant " le front haut dans toutes les sphères de la société; s'ils purent " voir dans la vieille cathédrale le banc d'honneur des gouverneurs français occupé par un gouverneur français , s'ils purent " voir les flèches des églises catholiques s'élançant de toutes les " vallées, depuis les côtes de Gaspé jusqu'aux plaines de la " Rivière Rouge; s'ils purent voir ce vieux drapeau, qui nous " rappelle la plus belle de leurs victoires, promené triomphalement, comme une relique sacrée, dans toutes nos cérémonies " publiques; s'ils purent enfin voir nos libres institutions, n'est-il " pas permis de croire aussi que leur dernier soupir dût s'exhaler " dans un murmure de reconnaissance pour le ciel, et qu'ils " moururent consolés?"

Une garantie pour les Conservateurs

" Il est absolument illogique, oiseux et inutile d'aller fouiller " dans les écrits du jeune Laurier pour ridiculiser les actes du " premier ministre de 1897. Nous trouvons, au contraire, que le " courage déployé par le premier ministre d'aujourd'hui est pour " les conservateurs une grave et profonde garantie que le pays est " confié à des mains sérieuses, et que, bien qu'il ne leur soit pas " défendu d'aspirer eux-mêmes à la direction des affaires, ils " n'ont, au moins, aucune raison de craindre le triomphe du " radicalisme et des idées extrêmes.

" Voilà pourquoi, nous pouvons, sans remords, sans appa- " rence de défaillance, souhaiter une cordiale bienvenue à un " grand Canadien-français, qui a su mettre notre pays en " évidence et le faire apprécier.

" L'histoire biographique de Sir Wilfrid Laurier est bien " connue; nous en répèterons cependant les principales données. " Il est né à Saint-Lin, le 20 novembre 1841. A la fin de ses " études classiques, il fit son droit à Montréal, et en 1864, il " devenait l'associé de Médéric Lanctôt. En 1866, il allait " s'établir à Arthabaska. Il collabora activement à *L'Union* " *Nationale*, au *Défricheur*, puis à *l Electeur*. En 1871, il se " faisait élire pour l'Assemblée Législative de Québec, et en 1874, " il franchit l'enceinte de la Chambre des Communes. Nommé " ministre du Revenu de l'Intérieur, en 1877, dans le gouverne- " ment McKenzie, lors de la sortie de l'honorable M. Cauchon, il " fut battu par 21 voix dans le comté d'Arthabaska, mais élu " quelques jours après dans Québec-Est, qu'il a toujours repré- " senté depuis.

" Dans le commerce ordinaire de la vie, dans ses relations " sociales, Sir Wilfrid Laurier est l'amabilité même. Il est " invariablement de bonne humeur et tous ses rapports sont " imprégnés de la plus grande douceur. Rien de suprenant " qu'en Angleterre comme en France, on se soit épris de lui, car " sa conversation n'est jamais dépourvue d'une exquise pointe de " plaisanterie, qu'il manie avec un art infini."

Reconnaissant les nécessités du Canada et les gigantesques possibilités de son avenir, le gouvernement canadien a su donner

au développement du pays les facilités qui lui sont nécessaires et Sir Wilfrid Laurier et son gouvernement ont passé un contrat pour la construction d'un chemin de fer national à travers le continent. Ce chemin de fer a pour objet de mettre fin à l'engorgement du trafic des marchandises qui, chaque année, cause tant de pertes aux cultivateurs de l'Ouest et aux manufacturiers de l'Est. Il a pour objet d'ouvrir de vastes régions nouvelles, et d'amples domaines d'une grande fertilité pour les millions de Canadiens d'aujourd'hui et de demain et pour les millions d'immigrants qui affluent vers le Canada. Il a pour objet de garder le commerce du Canada pour les Canadiens et de rendre le Canada indépendant des Etats-Unis. Il a pour objet, en un mot, d'aider à mettre le Canada dans la situation à laquelle ses vastes ressources et l'énergie de son peuple lui donnent droit d'aspirer parmi les nations du monde. Ce chemin de fer sera le suprême triomphe de la carrière de Sir Wilfrid Laurier.

En inaugurant la campagne électorale, l'autre jour à Sorel, Sir Wilfrid a demandé à ses concitoyens de le maintenir au pouvoir durant un quatrième terme afin de lui permette de terminer la construction de ce Transcontinental National. Cet appel a eu un écho dans tout le pays, et il est maintenant admis partout que Sir Wilfrid Laurier et son gouvernement recevront de nouveau la majorité des suffrages populaires.

L'autonomie des nouvelles provinces de l'ouest

Une question très délicate et très épineuse s'est présentée dès la première session qui eut lieu après les elections générales de 1904, celles de la création des nouvelles provinces de Saskatchewan et d'Alberta. Sir Wilfrid Laurier, en cette affaire comme en celle du Transvaal, a montré un savoir-faire qui a sauvé la Confédération d'une dislocation complète.

Les préjugés de race et de religion furent de nouveau déchaînés avec une violence inouïe de l'Atlantique au Pacifique.

La loi constituant en provinces les territoires de la Saskatchewan et de l'Alberta contenait une clause garantissant aux catholiques l'enseignement religieux dans les écoles. Les protestants qui ne pensent pas comme nous en matière d'éducation, trouvèrent que la mesure donnait trop de privilèges à la minorité catholique. Il y eut une crise parlementaire à Ottawa qui dura plusieurs semaines. Finalement, Sir Wilfrid Laurier résolut la difficulté au moyen d'un compromis qui assure aux catholiques du Nord-Ouest des droits dont ils se déclarent aujourd'hui satisfaits.

Le premier ministre fit des modifications au projet de loi tel que d'abord rédigé.

Comme on le sait, il s'était produit, après la première lecture du bill, une explosion aussi inattendue qu'inexplicable de fanatisme qui avait eu du retentissement jusqu'au parlement fédéral. Sous la poussée de cette mauvaise passion, des esprits d'ordinaire bien disposés avaient vu dans le projet de loi un empiètement sur le domaine de l'autonomie provinciale, lequel ne s'y trouvait pas. A la suite d'explications entre les alarmistes et Sir Wilfrid, on constata de part et d'autre que l'on était en présence d'une querelle de mots et que rien de sérieux ne séparait le ministère de ses amis. Des modifications dans le texte s'imposaient pour rassurer les gens qui, émus par les articles de certains journaux, avaient malencontreusement pris l'alerte, et regardé comme de vrais monstres les chimères de certains agitateurs.

Le projet de loi est resté dans ses parties essentielles, ce qu'il était à l'origine, la mise en œuvre de l'Acte d'Union en ce qui regarde les droits des minorités en matière d'instruction publique. Les écoles séparées resteront telles qu'elles étaient en vertu des ordonnances de 1901 et la loi pourvoit à leur maintien comme à celui des écoles publiques. En incorporant à la constitution des nouvelles provinces les ordonnances, on leur a imprimé un caractère de permanence absolue.

La loi n'est peut-être pas l'idéal ; mais elle constitue ce qu'on pouvait obtenir de mieux dans les circonstances, et tout le mérite en revient à Sir Wilfrid Laurier qui a réussi à la faire adopter en dépit de difficultés que lui, seul, pouvait surmonter.

Les éléments de la lutte

Il est bien inutile de demander quels sont les éléments de la lutte. Comme le fait remarquer un journal de l'opposition, le "News", de Toronto, les questions politiques sont à peu près nulles, parce que les deux partis semblent poursuivre une même ligne d'idées sur les développements et sur l'exploitation de nos ressources. C'est donc purement et simplement affaire d'appréciations sur la manière d'exécuter une même chose.

La discussion sera, plutôt, sur la valeur des hommes que sur le mérite des programmes. Dès lors, une figure semble prendre la plus grande partie de l'espace. Sir Wilfrid Laurier s'est élevé au-dessus de tous les autres, et personne n'est en état de lui disputer le renom, l'éclat, l'importance. C'est un rôle qui semble lui être naturel, puisqu'à la Conférence Impériale de 1907, il avait exercé le même prestige, et que les journaux de Londres l'avaient proclamé la physionomie dominante dans cette réunion de toutes les colonies. C'est ce que faisait ressortir il y a quelques semaines le "Morning Post", de Londres, en émettant l'opinion publique anglaise que Sir Wilfrid Laurier ne peut pas être "battu pour la bonne raison que "M. Borden n'est pas une " personnalité faite pour électriser les foules et qu'il n'a pas la " puissance de son grand adversaire."

Nous avons constaté qu'en effet la campagne s'est ouverte tout entière sur la personne de Sir Wilfrid Laurier, le chef du ministère qui vient demander au peuple un nouveau bail de confiance. Il est assez intéressant de faire, sans autres commentaires, la revue des opinions les plus importantes.

Revue des opinions les plus importantes

(Du *Saturday Night*, de Toronto, journal à tendances conservatrices).

" L'imagination du peuple voit cette grande, cette splendide figure (de Laurier) se détacher seule sur l'horizon. Il est impossible qu'il soit battu dans un pays jeune et impressionnable, par des forces comme celles qu'on lui oppose aujourd'hui.

(Du *Star*, de Toronto, libéral).

Il va sans dire que la tournée de Sir Wilfrid Laurier dans Ontario, qui commencera à Niagara Falls le 15 septembre, remportera un brillant succès. On peut se demander si jamais Sir John MacDonald lui-même, à l'époque de sa puissance, a jamais occupé une place aussi large et aussi proéminente dans l'esprit public que Sir Wilfrid Laurier aujourd'hui. A son charme personnel, à sa gracieuse prestance, il joint un talent oratoire qui n'est surpassé dans aucun pays de langue anglaise en ce monde.

Dans de telles circonstances, il n'est pas surprenant qu'il ait provoqué chez ses partisans un sentiment d'intense loyalisme à sa personne, tandis que l'œuvre solide qui a marqué sa carrière administrative s'impose à l'appréciation d'une population sévèrement pratique.

Son itinéraire, d'un autre côté, a été si bien choisi et si bien arrangé, que la popularité du Premier Ministre aura toutes les occasions possibles de s'affirmer.

Il n'y aura que six assemblées; mais elles sont fixées dans des localités habilement distribuées de manière à couvrir tout l'Ouest d'Ontario.

On aura établi un nouveau record, en fait de démonstrations politiques dans Ontario avant la fin de septembre.

Une voix du Nouveau-Brunswick

(Du *Sun*, de St. John, N. B.)

Après neuf mois du travail le plus épuisant, dix heures par jour, semaine après semaine, avec à peine un instant de répit, Sir Wilfrid Laurier prend, en ce moment, quelques jours de vacances à sa vieille résidence d'Arthabaskaville. Elles dureront une semaine au plus, ces vacances—les premières qu'il se soit accordées depuis plus d'un an—et encore a-t-il toujours ses secrétaires à ses côtés—et puis il va retourner à son cabinet, reprendre ses devoirs et, en même temps se préparer à la tournée d'Ontario et de l'Ouest qu'il se propose de commencer le 15 septembre.

Que Sir Wilfrid ait si bien supporté les dures fatigues de la session dernière et qu'il soit en excellente santé, cela doit être une cause de satisfaction pour tous les Canadiens—même pour ceux qui voient dans sa grandeur un obstacle insurmontable à leurs ambitions et au succès de leur parti. Homme d'une noblesse de caractère exceptionnelle; diplomate dont la devise a toujours été: modération, conciliation, loyauté; orateur égal aux plus grands des temps modernes; homme d'Etat aux vues larges et prévoyant l'avenir, chef d'une nation plutôt que d'un parti politique,—Sir Wilfrid Laurier est, envers ce Dominion et envers l'Empire Britannique, créancier d'une dette dont il faudra laisser à la postérité, au moins en partie, le devoir de s'acquitter.

Sa rare valeur personnelle et la valeur des services qu'il a rendus au pays ne seront pleinement appréciées que vues dans le recul de l'histoire.

Mais, encore que l'esprit de parti puisse obscurcir jusqu'à un certain point le jugement de la génération actuelle, Sir Wilfrid Laurier s'est élevé si au-dessus de la simple partisannerie qu'il a forcé ses adversaires les plus déterminés eux-mêmes à reconnaître sa valeur et sa noblesse de caractère. Toutes les fureurs des luttes de parti, toutes les extravagantes accusations et contre-accusations de mal administration et de "graft" passent sans l'atteindre; il se tient avec sérénité au-dessus de ces nuages—sans reproche et dans l'attitude du dominateur. Et à cause de sa grandeur personnelle, n'y eût-il pas d'autres raisons, le parti libéral vaincra, au Canada, tant qu'il vivra et restera à sa tête.

Dans la campagne prochaine, sa personalité tiendra une place particulièrement importante, à cause que l'on croit généralement que c'est la dernière lutte qu'il engage; l'âge qui avance et le poids d'un fardeau qui se fait plus lourd sur une constitution qui ne fut jamais extrêmement robuste, le détermineront, croit--on, à rentrer dans la vie privée avec honneur et dignité avant qu'une autre élection n'advienne. La valeur indiscutable des services qu'il a rendus comme premier ministre au cours des douze années de progrès merveilleux qui viennent de s'écouler, lui donne le droit d'obtenir du peuple l'occason qu'il désire de terminer l'œuvre grandiose qu'il a commencée, spécaiement en ce qui concerne le Transcontinental National, avant de céder sa place à un successeur—libéral ou conservateur.

Ces considérations prêteront à la tournée politique que fera Sir Wilfrid cet automne un intérêt tout particulier et nul de ceux qui ont pu apprécier la force de son prestige personnel et le charme de son éloquence ne doutera que cette tournée ne soit une série de triomphes; nul ne doutera qu'elle ne stimule l'intérêt et l'enthousiasme qui lui assureront, à la prochaine élection, une nouvelle victoire avec une majorité qui restera dans l'histoire comme un splendide couronnement de sa magnifique carrière.

L'opinion d'un adversaire

(Du *Standard*, de Kingston, conservateur.)

Nous reconnaissons volontiers avec le "Toronto Globe" que rien de bon ne résultera des attaques faites par certains journaux conservateurs contre Sir Wilfrid Laurier à cause de sa race, et nous avons peine à croire qu'un journal conservateur, soucieux de sa dignité, consente à s'abaisser, et de fait, s'abaisse à une tactique politique aussi mesquine! Les Français des basses provinces sont partie intégrante du Canada, et à moins d'une révolution ou d'une sécession dont le Ciel nous garde, ils en resteront à jamais partie intégrante. Certes, avec le temps, et quand la race anglo-saxonne aura peuplé plus densément les vastes régions de l'Ouest,—car elle formera, à n'en pas douter, la plus grande partie de la population nouvelle—l'influence collective de l'élément français au Canada et sur les affaires canadiennes sera beaucoup moins grande. Mais pour le moment, étant donné le nombreux contingent envoyé au parlement fédéral par la Province de Québec, on peut dire qne cette province

tient à elle seule la balance du pouvoir au Canada et que le chef—si tant est qu'il existe—qui peut la tenir unie derrière lui, est sûr de jouir du pouvoir pendant de longues années.

Heureusement Québec, bien que pas aussi progressif qu'il pourrait l'être, est néanmoins assez progressif et assez intelligent pour partager sa faveur—jusqu'à un certain point du moins—entre les deux grands partis politiques canadiens. Sir Wilfrid Laurier a décidément l'avantage à l'heure actuelle. Cet avantage, il le doit autant à son merveilleux magnétisme et au charme de sa personnalité, qu'à ce qu'il est canadien-français de naissance,—on pourrait presque dire, même aujourd'hui: d'instinct. Il est tout naturel que les Français du Bas-Canada en soient presque venus à voir en leur compatriote, porté aux fonctions électives les plus élevées du Canada, une idole tout aussi digne de vénération et d'obéissance que les oracles et les idoles d'autrefois.

"Il faut bien se rappeler, cependant,—et on ne saurait trop y attirer l'attention des journaux conservateurs,—que les Canadiens-Français n'ont pas toujours été attachés à M. Laurier ni même à la cause libérale. Il est un fait qui témoigne hautement de la personnalité extraordinaire du plus grand de tous les Canadiens, Sir John. A. MacDonald; c'est qu'il put, pendant de nombreuses années, conserver l'appui de Québec, et qu'il fut, dans cette province, l'objet d'un culte aussi profond que celui qui est accordé aujourd'hui à Sir Wilfrid. C'était l'habitude de la presse libérale, mais ce n'était pas, que nous sachions, l'habitude de la presse conservatrice, de reprocher aux Canadiens-Français, non seulement leur nationalité, mais leur alléggeance politique. Aujourd'hui, peu importe que la chaussure ait changé de pied. nous ne voyons pas pourquoi les Canadiens-Français, vantés par ceux-ci et dénoncés par ceux-là, il y a quelques années, parce qu'ils étaient français et en même temps conservateurs, devraient être aujourd'hui honnis par la presse conservatrice parce que, restés français, ils ne sont pas restés conservateurs.

"Il nous paraît être grand temps que les journaux canadiens de parti, qui sont d'un grand bout trop étroits, trop partisans, trop amers, cessent de vouloir diviser le pays et soulever une race contre l'autre, Français contre Anglais, dans la poursuite d'un douteux avantage politique. Assurément, le pays est plus grand que le parti, et assurément aussi, ce n'est pas un crime que d'être canadien-français.

Une voix de Birmingham

(Du *Daily Telegraph*, de Birmingham)

"Depuis une décade , le Canada est sous la direction politique d'un premier ministre canadien-français, Sir Wilfrid Laurier, qui s'est élevé et se maintient à cette haute position par la seule force de sa puissance intellectuelle, par une habilité, une dextérité, un charme personnel qui en font l'un des hommes les plus remarquables de notre Empire.

"Avec lui, le Canada a atteint un sentiment d'unité dans une diversité de sentiment que l'on n'avait jamais atteint: il a conçu de grands idéals nationaux, français ou anglais, un sentiment de fierté et un espoir plein de confiance aux destinées du Canada.

"Ces sentiments sont bien différents de ceux qui avaient cours il y a une génération, à une époque où la gravitation vers les Etats-Unis semblait inévitable. La tendance de ces idéals et de ses récents développements de l'idée nationale au Canada, cadrent parfaitement avec les nouvelles conceptions de l'Impérialisme britannique qui donnent de la largeur et de la dignité à la politique contemporaine tant en Angleterre que dans ses colonies.

"Il est indiscutable que cette grande et persistante expansion de la population française du Canada et que cette émergence du génie politique français en la personne de Sir Wilfrid Laurier, ont été accompagnés d'un remarquable accroissement du sentiment national et impérialiste au Canada.

"Les deux races sont politiquement unifiées; elles ne luttent plus l'une contre l'autre, mais elles unissent leurs efforts pour faire du Dominion le grand Etat de leurs rêves. Ces rêves, nous les croyons réalisables, car le Canada peut assurément nourrir et acquiert d'année en année une population qui, dans le cours d'un siècle, —à en juger par ce qui s'est passé au sud du 45ème parallèle,—peut égaler celle des Iles britanniques.

Ce que disait naguères M. J. S. Willison

(Du livre de M. Willison, aujourd'hui propriétaire du *News*, l'organe conservateur de Toronto.)

Sir Wilfrid Laurier ne se laisse jamais émouvoir par les attaques que l'on dirige contre lui et méprise à leur juste valeur les piaillements des controversistes de partis. Rarement, il juge à propos de rectifier une fause assertion au sujet de ses motifs ou de son but; et la plupart du temps ii ignore absolument les accusations imaginaires d'une presse hostile, il considère que la réfutation de ces articles est inutile et que cela constituerait une perte sérieuse du temps qui doit être consacré aux affaires publiques . . . .

La modération est la base de son caractère et tel est le secret principal du succès de sa carrière et de la haute réputation qu'il s'est acquise. Dès son début dans la vie publique, il a appris que les hommes d'Etat doivent, en maintes circonstances, résister aux clameurs de la populace, et demeurer impassibles devant le déchaînement des passions populaires, et que tout progrès s'édifie non pas sur les émotions éphémères de la foule, mais bien sur la solide raison. Toujours, à cause de l'expérience des nations, il s'est défié des opinions extrêmes et des théories utopistes, et il s'est fait l'ennemi des changements violents et l'adversaire d'une inutile démagogie . . . . .

Ce qui attire à lui lorsqu'il visite les campagnes, cette foule de vieux travailleurs de la terre, au dos courbé, aux cheveux gris, ce n'est pas seulement sa connaissance profonde de l'art politique, mais bien la connaissance du cœur et de la mentalité de ce qu'on appelle le peuple, dont il saisit et apprécie, comme il le doit, le jugement et le bon sens politique, et parce que, aussi, il possède naturellement une grande bonté de cœur et un véritable amour pour son pays. Dans les districts d'Arthabaska, de Drummond et de Mégantic, ce sont les cultivateurs qui sont ses meilleurs et ses plus fervents amis; ils souriraient de pitié ces gens et ils auraient raison, si on leur disait que derrière ces relations amicales il n'y avait autre chose que le désir seul de conserver leur support politique.

L'opinion de deux autres organes conservateurs

(Du *Telegram*, de Toronto, conservateur).

Les conservateurs ont raison d'attendre avec impatience le désarroi qui règnera dans la province de Québec, quand Laurier sera disparu. Les Canadiens-Français se chercheront, alors, un héros et un chef et ils ne trouveront, ni dans un parti politique, ni dans l'autre, aucun grand homme.

(Du *Fort William Herald*, conservateur)

Il est rare que chez un personnage politique de première envergure se trouvent réunies en même temps que les capacités d'un grand homme d'Etat, les qualités nécessaires qui inspirent la sympathie des masses et rendent faciles les relations entre le peuple et lui.

Puisque Sir Wilfrid Laurier possède de pareils dons, nous devons nous en glorifier, en Canada, et la satisfaction que nous tirons de ce fait ne se borne pas aux seuls cœurs de ceux qui sont attachés à la fortune politique de son parti.

L'opinion du "Globe," de Toronto

" Est-il nécessaire de se demander lequel des deux chefs de partis possède le mieux l'art de la ruse? La réponse est connue d'avance, et Sir Wilfrid Laurier lui-même s'avouera incompétent et n'ayant pas qualité pour obtenir cette distinction. Le livre de Machiavel n'a jamais été son guide. Si jamais il a eu un maître, ça été cet homme du peuple, Abraham Lincoln, dont la politique consistait à se fier au bon sens populaire et à être patient. Ce que les journaux de l'Opposition pourront dire de lui ne l'inquiète guère.

" Le "News" et en général tout le parti tory ont chanté victoire à tort cependant, parce que Sir Wilfrid avait cédé, ainsi s'exprimaient-ils, sur la clause de la franchise dans le bill Aylesworth. Mais cette clause et la discussion qu'elle a suscitée ont

fait un bien énorme. Cela a attiré l'attention de tout le pays sur les dispositions mal conçues de l'acte électoral du Manitoba, de sorte que c'est une chose assurée, que cet acte devra être modifié, coûte que coûte, quand la Législature entrera en session.

Après avoir accompli cela, Sir Wilfrid Laurier, fidèle à ses instincts de modération, crut devoir céder, après avoir arraché d'importantes concessions à M. Roblin. . . . . . .

L'on peut dire que jamais chef de parti a moins cultivé l'art du politicien que Sir Wilfrid Laurier. La réputation dont il jouit lui est venue d'autres sources. Il a gagné sa popularité par le véritable intérêt qu'il porte à ses concitoyens, par le désir intense qu'il a de rendre service à son pays qui lui a rendu tous les honneurs avec tant d'enthousiasme.

Cette opinion du "Globe", rapprochée de celle de M. Willison, du "News", de Toronto, sur les hautes qualités de chef d'Etat possédées par Sir Wilfrid Laurier, nous rappelle un remarquable article du "Star", de Montréal, 12 février 1907, sur le même sujet.

Ce que dit le "Star," de Montréal

L'allusion faite, ces jours derniers, par Sir Wilfrid Laurier, aux difficultés qui ont surgi entre Terreneuve et les Etats-Unis, a été digne d'un grand homme d'Etat.

Nos sympathies sont avec Terreneuve, non seulement parce que Terreneuve est une colonie sœur et la "plus faible des deux adversaires"; mais bien "parce que le droit que réclame, à l'heure présente Terreneuve, en est un qui nous tient de près." Aujourd'hui, cette contestation n'est pas la nôtre, il est vrai, mais elle peut le devenir d'un instant à l'autre. Tout de même, quoi qu'il arrive, cette querelle sera résolue par un tribunal d'arbitrage et non par la guerre.

C'est un enfantillage que de parler de guerre entre l'Empire Britannique et la République Américaine à propos des questions en litige à l'heure présente entre les deux nations. Toutes ces difficultés réunies en masse, ne valent pas une bataille ou une ville bombardée. . . . .

Si nous étions assez insensés pour penser à la guerre ici, le peuple britannique ferait tout en son pouvoir pour nous en dissuader. Cependant, il y a des écrivains et des orateurs

anglais qui nous encouragent dans cette voie; peut-être possèdent-ils la manie invétérée du militarisme, dont ils ne peuvent se débarrasser, même lorsqu'ils connaissent mieux; ou bien veulent-ils simplement nous décourager dans la demande que nous faisons de participer, d'une manière plus intelligente et plus efficace dans la négociation des traités qui nous concernent.

Dans l'un ou l'autre cas, nous ne devons pas écouter ces gens. La véritable attitude est celle de Sir Wilfrid Laurier: "Nous défendrons nos droits; nous offrirons toute notre sympathie à Terreneuve, mais jamais nous n'écouterons ces paroles insensées au sujet d'une guerre possible, à propos "d'une marmite de poisson".

A l'abri de toutes les attaques

(Du Woodstock *Sentinel Review*, libéral.)

"Parmi toutes les critiques dont certains départements de l'administration ont été l'objet, le premier ministre est resté personnellement à l'abri des attaques. Tout le monde reconnaît en lui un champion de l'idéal en politique, qui a toujours mis au service du bien sa grande influence. La réforme administrative, d'où l'on attend de si heureux effets, aurait été impossible sans son concours. De fait, toutes les mesures légitimes proposées et adoptées dans l'intérêt du pays portaient sa marque et longtemps après sa disparition, le rôle qu'il aura joué dans la vie nationale aura sa répercussion.

(Du *Canadian Courier*, Toronto.) Conservateur-Indépendant.

Il occupera encore la position qu'il avait en 1896, alors que sa tournée à travers la province souleva tant d'enthousiasme. Il est évidemment le meilleur tribun que possède le Canada. Son influence sur la masse, lorsqu'il parle, dépasse de beaucoup, en efficacité, celle de tout autre politicien au pays. Nous avons d'autres orateurs dont la parole inspire la conviction, nous possédons d'habiles "débaters" et des maîtres de l'esprit présent et de l'humour, mais dans le monde politique, nous n'avons qu'un seul véritable orateur et c'est le premier ministre du Canada. Une chose certaine, que la tournée de Sir Wilfrid Laurier lui rapporte des votes ou non, elle lui rapportera certainement un grand nombre d'auditeurs.

Les deux races et Sir Wilfrid Laurier

(Extrait du discours du premier-ministre à Sorel):

"Je n'ai pas besoin de vous dire que le sang qui coule dans mes veines est le sang français, le même sang qui coule dans les veines de vous tous qui êtes ici devant moi. Je n'ai jamais demandé à mes compatriotes de me supporter parce qu'ils sont de ma race, mais parce que je fais mon devoir envers mon pays. Mais, je vous demanderai cependant de ne pas me rejeter de côté parce que je suis de votre race et de votre sang comme le font nos adversaires.

"Ceux-ci en sont cependant arrivés à ce point de bassesse. "L'Événement" de Québec, l'organe tory dans la province, demande aux électeurs de voter contre Laurier simplement parce que c'est un Canadien-Français. En effet, j'extrais ces quelques mots d'un article de ce journal qui dit ce qui suit: "C'est un malheur que le premier-ministre soit français. Un premier-ministre anglais qui aurait en effet besoin du vote canadien-français pour se maintenir au pouvoir, respecterait toujours mieux nos privilèges qu'un premier-ministre canadien-français obligé de s'attirer les bonnes grâces des Anglais au détriment des Canadiens-français."

"Ce que ce journal conseille, c'est que les Canadiens-français se vendent au plus haut enchérisseur.

"Ce n'est pas là notre patriotisme, à nous. Nous ne voulons pas que personne domine sur nous, comme nous ne voulons dominer personne. Nous voulons des droits égaux et la justice égale pour tous. Les deux races sont en effet unies maintenant sur cette terre par des liens d'une bonne amitié et d'un intérêt commun.

"Nous avons vu les deux peuples dernièrement à Québec se donner la main au pied du monument Champlain dans un but de patriotisme.

"Moi, je me dis le chef des deux races, parce que, au-dessus des divisions de races, il y a un principe plus grand et plus noble, le bien général de la patrie commune.

"J'ai eu l'appui des Canadiens-anglais comme des Canadiens-français, et laissez-moi vous dire que si les droits des Anglais ne me sont pas aussi chers que les vôtres, ils me sont aussi sacrés."

Sir Wilfrid Laurier "l'ennemi de sa race"

(Du *Manitoba Free Press*)

"La presse ultramontaine de Québec s'est épuisé la cervelle, depuis quelques mois, à prouver que Sir Wilfrid Laurier est l'ennemi de sa race. Voici maintenant que l'on publie une lettre que l'on dit être d'un membre du Cabinet (que l'on ne nomme pas) adressée au cardinal Merry del Val, demandant avec insistance la nomination d'un évêque de langue anglaise dans l'Ouest canadien. La lettre est datée de juin 1905.

"Les arguments dont on s'y sert pour appuyer cette demande de la nomination d'un évêque de langue anglaise ne sont pas précisément flatteurs pour les Canadiens-français.

"La publication en ce moment de cette lettre qui a dû être obtenue d'une manière subreptice, car elle est évidemment d'une nature confidentielle, a pour but d'en faire un usage politique.

"On dira, à Québec, que Sir Wilfrid Laurier maintient dans son ministère des ennemis de sa race. Dans Ontario, d'un autre côté, il y a des gens qui auront des crises d'hystérie, parce que des membres du cabinet correspondent avec des dignitaires pontificaux. On espère que le parti conservateur tirera quelque avantage de ce double jeu.

"Ce qui prouve indubitablement l'objet de cette publication, c'est la suppression de la signature, qui est de suprême importance. Si l'on connaissait cette signature, tout l'effet politique serait manqué. On verrait, en toute probabilité, que l'auteur de la lettre est un Irlandais catholique, écrivant au nom de ses coréligionnaires irlandais et sous sa propre responsabilité.

"Les avocats emploient tous les arguments qui peuvent servir à leur cause: mais il ne s'ensuit pas qu'ils soient vrais. Le "Free Press" ne se mêle point des affaires internes de l'Eglise catholique. Il est un fait notoire, cependant, que, d'un bout du continent à l'autre, il y a, depuis longtemps, lutte entre les catholiques irlandais et les catholiques français, ainsi que le démontre le document publié.

"Cette idée de se servir de ces dissensions intestines qui existent dans l'Eglise catholique comme dans tous les autres grands corps pour l'avantage d'un parti, est bien la manière la plus vile que l'on puisse concevoir de faire intervenir la religion dans la politique."

L'auteur de la lettre dont parle plus haut le "Free Press" de Winnipeg, est, en effet, un irlandais catholique, aujourd'hui disparu de ce monde. C'est Monsieur W. H Barry, en son vivant, avocat de la ville d'Ottawa. Contrairement à ce que

dit la "Free Press", il n'a jamais représenté les idées vraies de ses compatriotes de race irlandaise, et l'entente cordiale existe heureusement encore entre les catholiques canadiens-français et les catholiques irlandais mais, il est bon que l'on connaisse les moyens auxquels l'opposition a recours pour créer parmi la population des divisions, susciter les préjugés entre les classes, les vues d'arriver plus sûrement au pouvoir. La publication de la lettre de feu Monsieur W. H. Barry, en l'attribuant faussement à un des collègues de Sir Wilfrid, ne peut avoir d'autre but. Les faits étant maintenant connus, les électeurs du pays, qu'ils soient irlandais catholiques ou canadiens-français, sauront exactement quelle importance il faut donner à cette fameuse lettre que le cardinal secrétaire d'Etat au Vatican a jetée au panier, parce qu'il en connaissait la provenance.

Le "Mail & Empire" ouvre à demi les yeux

(Du *Free Press*, d'Ottawa.)

Le "Mail and Empire" se rend évidemment compte que sa campagne contre Québec est une erreur politique.

Dans son numéro de lundi, il souhaitait une cordiale bienvenue à Toronto, à Sir Louis Jetté, lieutenant-gouverneur de Québec, qui préside aujourd'hui l'ouverture de l'Exposition de Toronto. Et il exprimait l'opinion que "dans toutes les grandes entreprises nationales, les Canadiens-français ont été au premier rang."

"Avant la Confédération, ils ont donné aux Provinces Unies des hommes d'Etat de la haute valeur de Lafontaine. A l'époque de la Confédération, un d'entre eux, Sir Etienne Taché, fut premier ministre; un autre, Sir George Cartier, fut un de ceux qui travaillèrent le plus au développement et au progrès du pays. La race canadienne-française a produit des hommes publics d'une grande valeur, animés d'idéals élevés. Elle a donné au monde de remarquables chefs religieux, comme, par exemple, le cardinal Taschereau; de grands jurisconsultes, comme A. A. Dorion: des écrivains de talent comme M. Fréchette, dont le génie conquit l'admiration de la vieille France, et des hommes d'une haute valeur scientifique comme Sir Percy Girouard."

Pourquoi donc le "Mail and Empire" omet-il le nom de Laurier? Est-ce parce qu'il a eu peur de le citer à ses lecteurs comme un des plus illustres fils de la province de Québec?

Assurément, ce doit être un oubli.

Une appréciation désintéressée

Voici maintenant l'appréciation que faisait tout récemment du talent de Sir Wilfrid Laurier, un écrivain anglais bien connu, M. Porritt:

"Après avoir passé, dit-il, six ans à Westminster, je ne fus pas moins de douze ans à Washington et très souvent, à différents intervalles, à des législatures d'Etats. J'ai vécu, toujours comme correspondant parlementaire, dans l'Afrique du Sud, et depuis 1896, je suis allé à Ottawa, pour y assister aux séances du parlement, durant la semaine d'ouverture et chaque fois qu'une question présentant de l'intérêt en Angleterre, y était débattue. Et avec toute mon expérience, si variée, je ne puis me rappeler aucun chef politique d'un attrait personnel aussi puissant que Sir Wilfrid Laurier.

"Je ne l'ai jamais rencontré en dehors de la Chambre des Communes.

"Je le connais seulement pour l'avoir vu et observé au Parlement; mais il me parut toujours doué d'une fascination plus grande qu'aucun des chefs que j'ai pu voir et observer à la Chambre des Communes anglaise, de 1882 à 1892. De fait, je crois qu'il est impossible à quiconque fréquente un peu la tribune de la presse, à Ottawa, de ne pas subir son charme attirant. J'ai vu plusieurs hommes politiques coloniaux; mais Sir Wilfrid Laurier est le seul qui aurait pu devenir une figure nationale, s'il se fût trouvé transporté dans la Chambre des Communes de Westminster. Il est né parlementaire. Jamais un Canadien n'a eu à un aussi haut degré les qualités d'un chef politique. La figure, la voix, les manières, le tempérament, la formation intellectuelle et l'éducation morale, tout cela se réunit pour faire de lui l'homme qui eût pu être l'un des parlementaires anglais contemporains les plus distingués.

"Sir Wilfrid Laurier a une figure qui ressemble beaucoup pour l'expression, à celle de Gladstone. Il parle anglais (qui n'est pourtant pas sa langue maternelle.) de manière à charmer au-delà de toute expression son auditoire. Sa conduite envers ses adversaires a toujours été chevaleresque. Nos parlementaires de Westminster, sans exception, pourraient l'étudier avec profit.

"Rarement, Sir Wilfrid Laurier parle à la Chambre plus d'une heure. Et il a l'art de faire tenir dans un discours très court une foule d'idées remarquables.

"Jamais, je ne l'ai vu au parlement canadien sans souhaiter qu'il ne se trouvât plutôt sur les bancs de Westminster. Il serait alors facile de décider qui serait le chef des libéraux et prochain premier ministre d'Angleterre."

Une autre opinion anglaise

Voici ce que disait de lui le "Financial News", du 9 octobre 1900, journal de grande autorité:

Sir Wilfrid Laurier s'est révélé comme homme d'Etat d'une habileté remarquable, doué, en même temps, d'un grand charme personnel. Il a surpris le Canada, et le reflet de la GLOIRE QUE LE SUCCES DE SIR WILFRID A LONDRES, LORS DE FETES DU JUBILE A FAIT REJAILLIR SUR LA PUISSANCE, ne doit pas être déjà oublié."

Qu'est-il de plus naïvement vrai que cette boutade d'un rédacteur du "Star" de Toronto, qui exprime, à sa manière, ses impressions sur la personnalité de Sir Wilfrid:

"J'ai remarqué que dans toute sa tournée, le Premier, tout en traitant les mêmes sujets, les habillait toujours en neuf pour intéresser davantage les journalistes. Nous dinions avec lui dans son wagon privé, quand il prit la parole—"Dickson, je vais vous demander de me répéter mon discours, vous devez le savoir par cœur?"—"Non, répondit Dickson, vous avez toujours quelque chose de nouveau, qui prend mon attention"— "Vous savez, Sir Wilfrid, reprend le galant McNamara, ce n'est pas encore ce que vous dites comme la manière dont vous le dites. J'ai bien peur qu'aucun de nous ne fût acceptable à votre place, à moins d'avoir votre bonhomie et votre physique."

"Dans tout Ontario, le Premier a soulevé deux sentiments dans la poitrine du peuple: de l'ORGUEIL ET DE L'AFFECTION. J'ai entendu des centaines de personnes dire: "Quel homme distingué! Que ses manières sont gracieuses!" Les gens ont deviné que sa distinction lui est inhérente et n'est pas de la pose. En analysant les discours de sir Wilfrid, j'ai vu comment le peuple restait intrigué du charme de sa parole, après avoir saisi sa distinction, son éloquence, son pur langage anglais, son magnétisme, etc. Mais ce dont ils ne se sont pas rendu compte, c'est ce geste, simple, toujours adapté à la phrase, lumineux. Le pouvoir d'expression de sir Wilfrid s'étend, je pourrais dire, jusqu'à son chapeau. Je lui ai vu exprimer cent émotions différentes avec son chapeau. C'est une question d'angle; comment il l'incline, comment il le tient. La plupart de nos chapeaux ne savent que dire:"bonjour." Par son chapeau, sir Wilfrid peut faire un discours, tourner un compliment, et insinuer mille choses charmantes." (Toronto "Star", 22 oct.)

Comparaison entre les Chefs

Le "Victoria Times" parlant de Sir Wilfrid Laurier et de Monsieur R. L. Borden, dit ce qui suit:

"La faiblesse du parti conservateur se trouve principalement dans le fait qu'il ne possède dans son sein aucun homme qui puisse être comparé à Laurier, M. Borden est constamment tourné en ridicule ouvertement, soit au Parlement. Le mépris déversé sur lui par M. Foster, au cours de la dernière session, était patent pour quiconque a suivi les séances. M. Borden était constamment absent de la Chambre et Foster, qui le voudrait tant supplanter, menait à l'assaut les pelotons d'obstructionnistes. Le député de Toronto-Nord, inspiré par son assurance dans la supériorité de ses talents et par son ambition effrénée, qui jadis ont déjà causé la ruine de son parti, M. Foster se pousse constamment en avant du premier rang de la bataille, au lieu d'accepter la position qu'il devrait être reconnaissant d'accepter, étant donné son record vis-à-vis de son parti. Tout le monde sait qu'une autre conspiration est chose imminente."

"Et c'est dans une telle condition que le parti conservateur se trouvera entrer en campagne, si la dissolution a lieu au cours de cette année."

"D'un côté on verra un gouvernement conduit par un homme que ses partisans honorent avec fierté, dans lequel ils ont la confiance la plus absolue; de l'autre côté un parti placé nominalement sous la conduite d'un caractère aimable mais faible, ouvertement méprisé par toute une faction de son parti, et que le parti n'hésiterait pas à déposer, si ce n'était la crainte qu'évoque le souvenir des conspirations passées."

Avec la meilleure volonté du monde, il est difficile de prendre au sérieux les vantardises des gazettes bleues qui déjà entrevoient des aurores de victoires.

En bonne vérité, pareils visions, en présence d'une pareille situation, ne peuvent être que des hallucinations!

Le dernier appel

Toute une population est venue acclamer le premier ministre à Sorel.

Au milieu de frénétiques bravos, entouré de plusieurs de ses ministres, Sir Wilfrid a exposé quelques-uns des traits dn travail de son gouvernement.

A deux pas du St-Laurent, le "grand canadien," comme on l'appelle à Londres, a parlé du développement du commerce canadien et du transport.

Avec un élan superbe d'éloquence et de majesté, portant la main à sa tête couronnée de blanc, il a rappelé les nombreuses années qu'il a consacrées à faire du Canada une nation riche et prospère.

"Ce fut là l'œuvre de ma vie jusqu'ici; et quoique vieux, j'ai conservé la jeunesse du cœur, et j'y veux encore travailler," disait-il aux auditeurs émus.

Nous n'ajouterons rien à ce simple et grand appel.

Les électeurs l'entendront et y sauront répondre.

Le succès de Sir Wilfrid n'est pas douteux

Que Sir Wilfrid Laurier revienne victorieux de la prochaine lutte électorale, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour M. E. W. Thomson, le correspondant au Canada, du "Boston Transcript", Et cette opinion a d'autant plus de valeur que la presse conservatrice, elle-même, proclamait encore tout récemment M. Thomson: "UN JOURNALISTE FAMEUX D'UNE SCRUPULEUSE HONNETETE, UN CRITIQUE JUSTE, IMPARTIAL ET SANS PEUR."

M. Borden est un homme aimable, bon homme, habile et il pourra faire un excellent Premier ministre le jour où Laurier se retirerait. Il est évident qu'il apprend beaucoup tandis qu'il siège vis-à-vis de Sir Wilfrid Laurier au Parlement. Il peut ainsi voir comment un grand homme d'Etat conduit les affaires. C'est ainsi d'ailleurs que Laurier profita de Sir John MacDonald. Il semble que le peuple canadien qui est rusé, aime que les chefs d'opposition puissent ainsi s'instruire à fond, avant que de leur confier le pouvoir. La situation paraît bien être que ces électeurs prudents ne croient pas que Borden ait encore suivi assez longtemps l'école parlementaire. Le résultat de la Saskatchewan est une nouvelle preuve que Laurier restera Premier ministre et le précepteur de Borden, qui assurément est destiné à faire honneur à son instructeur..... le cas échéant.

Le "Star" et la Conférence impériale

Nous recueillons avec infiniment de plaisir le témoignage singulièrement bien tourné d'un journal qui n'est pas de la politique de Sir Wilfrid: le "Star," de Montréal. Voici ce qu'il disait en juillet 1907:

"L'accueil que l'on prépare au premier-ministre est en train de revêtir un caractère franchement national et non de simple partisanerie.

"Et cela est, à tout événement, le caractère que cette démonstration devrait avoir. Car sir Wilfrid Laurier est allé à la conférence impériale non pas comme chef d'un parti politique canadien, mais comme le premier citoyen du Canada; c'est pourquoi il devrait être salué à son arrivée par tous les citoyens, de quelque race et de quelque nationalité qu'ils soient.

"La ligne de conduite suivie par sir Wilfrid Laurier à la conférence a reçu l'approbation de tous ses concitoyens. Il fit savoir que le Canada était prêt à insérer dans tout traité futur le tarif préférentiel existant actuellement en faveur des produits anglais; mais à l'encontre de son collègue, le premier ministre d'Australie, il ne se permit pas de s'immiscer dans la politique anglaise comme protagoniste et de soulever ainsi le ressentiment du gouvernement actuel de la Grande-Bretagne. Ce que Sir Wilfrid Laurier fera de son projet de la "All Red", nous le saurons dans l'avenir; mais à tout événement, ce projet, devant la conférence fut plutôt une proposition commerciale que l'exposé d'un sentiment patriotique.

"Outre cela, sir Wilfrid Laurier est une figure dont le Dominion est spécialement fier dans chaque circonstance où il s'agit pour lui d'être dignement représenté. C'est un orateur national splendide. Il a le don si rare de l'éloquence et le don encore plus rare du tact. Il sait dire le mot juste—sans dépasser la limite—dans ces circonstances où il s'agit pour un homme d'Etat de donner cours à des opinions capables d'orienter les destinées d'une nation. Sir Wilfrid est extrêmement populaire en Angleterre et nous ne pouvons qu'en bénéficier.

"En France, sir Wilfrid Laurier apparaît comme un exemple de cette sage politique britannique de tolérance et de traitement égal pour tous; il incarne devant les Français le Canadien-Français heureux de son sort sous le drapeau britannique, et dissipe les derniers doutes—s'il en existait—quant à la permanence de la page d'histoire qui a été tracée sut les plaines d'Abraham.

"A Rome, il va comme un fils distingué de l'Eglise Catholique Romaine, fils élevé au sommet du pouvoir dans un pays de majorité protestante; et là encore, il fait voir la tolérance anglo-saxonne.

"De fait, c'est bien le représentant idéal que le Canada puisse enveyer en Europe."

Ce que disaient aussi le "Witness" et le "Herald"

Le "Herald", journal libéral s'abstenait, avec beaucoup de délicatesse, de réclamer le retour triomphal de Sir Wilfrid au Canada comme une victoire de parti.

"La ligne de conduite, disait l'organe anglais, tenue par Sir Wilfrid Laurier au cours de la Conférence impériale, ligne de conduite qui lui vaut la démonstration actuelle, ne le fut pas au nom du parti libéral ou d'un gouvernement libéral, mais au nom de tout le Dominion, et l'approbation qui a suivi les actions de Sir Wilfrid Laurier, dans ce pays a été indépendante des partis politiques. Il a reçu l'approbation même de Sir Charles Tupper, et à l'heure qu'il est aucun chef du parti conservateur n'a encore osé le critiquer. Il est évident que les libéraux doivent ressentir une légitime satisfaction de cette démonstration encore unique dans les annales de notre pays vu qu'elle s'adresse au chef de leur parti et au représentant de leurs principes, mais l'occurrence est bonne pour saluer l'entente de tous ceux qui veulent que le Canada soit respecté, de même que l'empire britannique, et pour saluer une plus large conception du patriotisme dans cette trève entre les partis politiques."

Voici l'article également remarquable du "Witness":

"Sir Wilfrid Laurier est acclamé, alors qu'il revient de représenter pour la troisième fois son pays au siège de l'Empire, non seulement comme chef de parti, mais comme un chef dont tous les Canadiens sont fiers. Tous sont heureux du prestige et de la popularité que lui valent sa grande éloquence, sa présence qui commande le respect, sa personnalité affable et sa largeur de vue qui le place au-dessus du misérable esprit de parti auquel la plupart des chefs doivent s'astreindre. En Angleterre, il est tout aussi bien écouté par les impérialites et les radicaux, les libéraux et les ouvriers que par les unionistes et les nationalistes. C'est cette ampleur de vues qui lui a permis de maintenir la balance entre les deux principales races qui composent la population du Canada, et de créer entre elles un lien solide et un sentiment national. Ecrivant à un Montréalais, à propos de ce sentiment, lors des jours agités de la guerre sud-africaine, il disait ce qui suit: —"Avec la grâce de Dieu, je ne m'en départiral pas"; et comme il a bien tenu sa promesse. Dans Québec, on l'a dénoncé comme un traître à sa race; dans Ontario, comme un traître à la Couronne; dans l'une on l'a stigmatisé presque comme un arangiste, et dans l'autre, comme un jésuite. Malgré cela, il ne s'est pas dérangé de son chemin, et il a accompli sa mission comme un chevalier sans peur et sans reproche."